
La culture, pour quoi faire ?

Jean-Pierre Vidal ¹

Université du Québec à Chicoutimi

Pour faire suite à l'article que je publiais récemment dans cette même revue ² et où je m'interrogeais sur le type de culture qui devait être mis de l'avant dans une perspective de développement, je voudrais ici approfondir un peu les apports possibles de cette activité humaine qu'on caricature trop souvent en la restreignant à l'ornemental ou au bien-être, alors que non seulement elle englobe tout ce qui constitue un individu ou une collectivité, mais en outre elle leur permet seule de se remettre en cause, et donc d'évoluer.

L'avenir d'un peuple, comme celui d'un individu, dépend en effet en grande partie des images qu'il se fait de lui-même et du monde. Les attitudes qu'on adopte et les actions qu'on entreprend en dépendent. Or, entre toutes les images qui se combinent pour donner ce qu'il faut bien appeler, en dépit de tous les démentis postmodernes, le « sens » que chacun donne à sa vie, à celle de sa communauté et même à celle de l'humanité tout entière, celles qui touchent à ce qu'il est convenu d'appeler la culture sont de loin les plus importantes. Parce qu'elles concernent **la** valeur, dans son singulier et son absolu, c'est-à-dire ce vers quoi toutes les valeurs particulières convergent; il est bien évident que, pour un croyant par exemple, cette valeur capitale, c'est la foi, mais il m'apparaît non moins évident que cette valeur-là, si elle peut encore jouer un rôle majeur chez certains individus, n'est certainement pas **la** valeur de ce siècle, malgré l'image *glamour* d'un vieux pape qui s'est obstiné à l'incarner.

Une question de valeurs

Il est certes toujours risqué de tenter de caractériser toute une époque par ce qui en serait la valeur dominante, celle sur laquelle, même implicitement, se

règlent toutes les conduites. Mais je me permettrai cet éventuel ridicule, pour la clarté de l'exposé, en disant par exemple que l'Empire romain mettait au premier plan la *virtus*, vertu virile, comme son nom l'indique, c'est-à-dire, en gros, le courage. La France de Louis XIV carburait, elle, à la « gloire » (on ne comprend rien à De Gaulle, par exemple, si l'on ignore cette survivance en lui). Au XIX^e siècle, c'est sans conteste le travail qui faisait figure de valeur suprême, autant dans les classes populaires (appelées aussi, d'ailleurs, classes « laborieuses ») que dans les classes dirigeantes : le travail est d'ailleurs la valeur bourgeoise par excellence, et ce n'est pas un hasard si ce même XIX^e siècle a vu le choc frontal du « bourgeois » et de l'« artiste ». Ce n'est pas non plus un hasard si le « travail » est aujourd'hui menacé, comme valeur, non seulement parce qu'il est dévalué au rang de marchandise (on « vend » maintenant du travail à des indi-

vidus et à des collectivités bien plus qu'on ne l'« utilise »), mais parce qu'en tant que valeur, il se heurte désormais de plein fouet à l'une des valeurs que re-

vendiquaient les « artistes », une valeur qui, d'ailleurs, vient, comme la bourgeoisie, du siècle des Lumières : le « bonheur ». C'est notamment au nom de cette valeur, souvent explicitement revendiquée, que de plus en plus d'individus formés, compétents, créatifs refusent de faire les heures qu'on attendrait d'eux; c'est au nom de cet idéal ou de ce rêve que s'est mise en place la notion de « conciliation travail-famille », que l'école est une faillite intellectuelle avérée et finalement, que l'Occident voit son travail migrer vers les pays où l'on n'a pas encore le choix du bonheur. Car, bien sûr, le bonheur est une idée de riches.

Mais ces pays émergents qui ont mis de côté l'idée du bonheur ou qui, du moins, en ont fait une valeur de l'avenir et non une injonction du présent immédiat nous donnent une leçon que, certes, la nécessité leur impose, mais qui correspond à quelque chose qui n'a

Les images qui touchent à ce qu'il est convenu d'appeler la culture sont de loin les plus importantes.

cessé d'exister dans nos civilisations et que l'on retrouvait aussi chez les « artistes bohèmes » du XIX^e siècle : la passion du faire, une passion qui – tous ceux qui en cultivent une, quelle qu'elle soit, vous le diront – transcende l'opposition entre travail et loisir, et même entre devoir et bonheur. En effet, dans toutes les pratiques, dans tous les métiers qui relèvent de l'art et de la culture, et de façon plus générale dans tous les métiers où la créativité est en jeu, personne ne compte ses heures, personne n'aspire à un autre temps, congé ou retraite : la vie se vit pleinement dans un faire où tous les temps de l'individu coïncident, parfois même jusqu'à épuisement. Aucune force de travail n'égale celle de celui qui fait ça pour son plaisir autant que pour l'avantage économique éventuel qu'il peut en tirer. Et surtout, rien n'égale l'attention au monde et donc la perception du futur, l'accueil du nouveau et même sa production, de celui ou de celle qui s'investit totalement dans ce qu'il fait.

Sans doute est-ce cette véritable façon d'être qu'il nous faudra adopter si nous voulons survivre. Mais pour y parvenir, il nous faudra très vite changer nos attitudes collectives; nous devons cesser de penser dans les termes schizophrènes de la société de consommation où un travail sans intérêt permet de s'offrir ce que, dans bien des cas, seul l'ennui engendré par ce travail rend attrayant; une société où l'impuissance extrême de l'employé sans responsabilité ni autonomie créative trouve sa compensation fantasmagique dans la toute puissance apparente du consommateur, celle-ci dépendit-elle d'un crédit, toujours par définition révocable. Une société, en un mot, où l'obsession du bonheur immédiat fait de la vie de ce « monde ordinaire » que les médias vantent tant une danse au bord du gouffre puisque la perte d'emploi des individus sans qualification particulière ni surtout capacité personnelle de se reformer engendre souvent une véritable mort sociale, presque toujours définitive.

Or, seule ce qu'on appelait autrefois la « culture générale » donne à l'individu la capacité de se transformer encore et encore. Tout simplement parce qu'elle permet d'établir des liens entre les faits et plus généralement de traiter les données que le monde nous envoie sans cesse. Les traiter, c'est-à-dire les trier en relativisant les « vérités » sommaires mais instantanément définitives de la société du spectacle régie par un principe d'équivalence universelle : le présent pour qui tout est égal à tout, du moment qu'il apparaît. Les

traiter, c'est aussi, à partir de cette discrimination, de ce choix, produire du nouveau soit en combinant les éléments retenus, soit en les dépassant dans un terme encore absent, mais que seule la comparaison entre ces éléments peut faire imaginer.

Mais revenons à cette question du changement des attitudes collectives qui s'avère absolument nécessaire, me semble-t-il, à l'accouchement du futur.

Pour évaluer le chemin à parcourir, sans doute n'est-il pas mauvais de voir quel statut nous accordons actuellement à la culture dans nos sociétés.

Seule ce qu'on appelait autrefois la « culture générale » donne à l'individu la capacité de se transformer encore et encore.

Il y a bien des façons, de nos jours, d'envisager l'art et la culture, même dans une perspective strictement économique. Celle qui prévaut actuellement dans les officines gouvernementales ne laisse pas d'être particulièrement inquiétante parce qu'elle réduit ces deux activités, en aval, au loisir et en particulier au tourisme et, en amont, à la création d'emplois. À cet égard, les titres des organismes qui en ont la responsabilité sont particulièrement éloquentes. Une brève analyse de ce que recouvrent leurs dénominations officielles permettra, avant d'entrer dans le vif du sujet qui est le rôle de la culture dans le développement économique, de faire apparaître en quelque sorte *a contrario* l'image de la culture sur laquelle devrait plutôt, à mon sens, se développer ce que j'appelle son « harnachement », c'est-à-dire sa mobilisation en faveur de l'innovation et du développement socio-économiques.

Des noms révélateurs

Le gouvernement provincial parle d'un ministère de la Culture et des Communications, un rapprochement, on en conviendra, qui ne met guère l'accent sur la créativité dans ce qu'elle a de plus fondamental puisqu'il est avant tout question de diffusion, la communication étant avant tout de l'ordre du traitement d'un donné, alors que l'art et la culture au sens restreint consistent essentiellement à produire un donné, inconnu ou inexistant au départ. Dans le contexte défini par l'appellation gouvernementale, la culture est, au

mieux, la propagation d'une vision du monde, individuelle ou collective, au pire une façon de « se parler », c'est-à-dire un instrument d'animation sociale. Malgré les bons côtés évidents de cette dernière fonction, elle reste du domaine du pire dans la mesure où il s'agit soit d'encourager une attitude passive de « récepteur », soit de permettre à ceux qu'on considère dès lors comme des « émetteurs » d'exercer leurs talents dans les meilleures conditions socio-économiques possibles et de leur permettre de se gagner un public. C'est la vieille attitude théologique du « don » qu'on fait fructifier et qu'on répand, comme la parole divine, sur la communauté. Il y a au moins un siècle que l'art et la pensée modernes ont abandonné ces notions et l'on pourrait même dire que leurs adversaires ont commencé à se manifester dès le Siècle des Lumières. Ce point historique a son importance : au XVIII^e siècle, culture, au sens restreint de ce qu'on appelle depuis moins d'un siècle « sciences humaines », et science, au sens déjà moderne et restrictif du terme, vont de pair. Si, comme le veut la rumeur, nous sommes actuellement dans l'une de ces périodes, tel le XVIII^e siècle, telle la Renaissance aussi, où le changement s'avère le vecteur le plus important de toute vie, individuelle aussi bien que collective, il va probablement nous falloir reformuler, comme l'ont fait ces périodes de grande innovation, les rapports entre savoir désintéressé et savoir pratique, entre science et culture, entre individu et communauté. Et manifestement, « culture et communication » ne se marieront plus avec ce naturel qui, comme toutes les évidences apparentes, traduit, au fond, un impensé.

Le gouvernement fédéral évoque, pour sa part, le « Patrimoine » et juxtapose, dans la liste des responsabilités qui sont dévolues à ce ministère, les arts et la culture aux sports, ce qui nous ramène pareillement à une activité de loisir encore que, si l'on considère la valeur formatrice du sport – et comment faire autrement puisque le discours collectif tel que les médias non seulement le répercutent mais même, à bien des égards, le construisent, met bien plus de l'avant le perfectionnement des corps que celui des esprits ? – on se retrouve déjà plus près de ce qui m'apparaît, quant à moi, comme la véritable incidence de l'art et de la culture sur le développement des collectivités, y compris leur avenir économique. Je tenterai, plus loin, d'expliquer pourquoi. Notons en outre, pour le moment, que le terme de « patrimoine » relève de l'identité et de la continuité historique d'une collectivité et que c'est sur ces valeurs, tout de même assez peu por-

teuses d'avenir – à moins que la simple survie ne soit considérée comme une valeur d'avenir! – que s'appuient les défenseurs de l'identité nationale, dans la francophonie en particulier. Il est ici question de fidélité et de transmission, assez peu de construction, d'affirmation et de consolidation de l'individualité d'un peuple envisagée comme un projet plus que comme un donné. Quiconque joue le donné contre le projet, y compris sur le plan individuel, commence, par les temps qui courent, à sentir furieusement son dinosaure. Pourtant, c'est encore ce que fait l'école qui table obstinément sur le « vécu » de l'enfant et se soucie avec une sollicitude un peu naïve des « valeurs » de l'enfant, comme si celui-ci n'était pas d'abord, ontologiquement comme biologiquement, un projet.

Il va probablement nous falloir reformuler les rapports entre savoir désintéressé et savoir pratique, entre science et culture, entre individu et communauté.

En fait de titres dont on affuble les organismes chargés de gérer collectivement les arts et la culture, Ville de Saguenay remporte incontestablement la palme : il y est question d'un « Service des loisirs, culture et parcs ». On ne saurait mieux dire que, dans la pensée municipale, si tant est qu'une telle chose existe, la culture appartient à une vacance de temps et consiste, parallèlement aux espaces où l'on va « jouer dehors », à « jouer dedans », c'est-à-dire à « s'occuper »; sous-entendu : « pendant ce temps-là, ils ne font pas autre chose ». L'exemple est peut-être caricatural, mais il faut remarquer qu'en relèvent, à des degrés divers, tous les discours qui donnent à la culture une fonction de régulation sociale en soulignant que les villes dites « de culture » connaissent moins de délinquance et de façon générale moins de pathologies sociales que celles qui, sur ce plan, sont un désert. Mais c'est cette même conception de la culture comme un simple loisir **parmi d'autres** qui permet de lui faire jouer également un rôle dans le développement touristique, comme s'il était plus important d'attirer des gens qui ne font que passer que de permettre un véritable enracinement, plus profitable de mener la politique de la réserve indienne (« venez voir nos belles plumes ») que celle de l'attraction durable et de la rétention heureuse.

Quelle place pour la culture ?

Si la culture doit nécessairement, dans sa promotion et sa gestion par les pouvoirs publics, être rattachée à quelque autre grande mission – et on peut en douter dans la mesure où la culture est une totalité qui, à la limite, si on la prend dans tous ses sens à la fois, englobe l'ensemble des activités humaines – c'est à la science et à l'éducation qu'il faut la rattacher et non pas au plein air et au loisir. Dans une perspective de développement, c'est l'école qui devrait absolument donner à chaque individu un minimum de connaissances et de capacités d'analyse et de réflexion dans ces deux domaines capitaux pour toute communauté humaine; ils sont d'ailleurs liés : la culture scientifique est une dimension importante de la culture générale qu'on considère encore trop comme exclusivement liée aux sciences humaines. Pourtant, dans la France du XIX^e siècle, les ingénieurs, entre autres, suivaient des cours de latin et de grec et le Québec de la Révolution tranquille a été accouché par des gens qui, pour la plupart, qu'ils soient même ingénieurs ou hommes d'affaires, avaient fait le cours classique. Peut-être faudrait-il abandonner collectivement cette rage contre l'« élitisme » que les médias de masse, pour des raisons évidentes de profit immédiat, encouragent, et mettre au contraire l'accent sur ce qu'on pourrait appeler un élitisme individuel : une volonté de développement dans tous les domaines et non plus seulement dans la « croissance personnelle » ou la forme physique. Après tout, tous les artistes le prouvent par leur engagement et toutes les personnes qui pratiquent la culture plutôt que de simplement la recevoir le vivent quotidiennement, la culture est un « sport » extrême et même le sport extrême, dans la mesure où il est infiniment plus facile d'affronter quelque chose physiquement que mentalement.

L'individu cultivé renouvelle sans cesse son rapport au monde parce qu'il est toujours soucieux d'apprendre.

Si nous entrons effectivement dans une société du savoir, nos muscles ne nous serviront certainement pas autant que nos neurones. À moins que ledit savoir ne se limite à ses dimensions purement stratégiques et commerciales, comme on le voit encore trop souvent de nos jours, il sera la composante majeure d'un dynamisme de l'innovation. L'innovation, c'est comme

la culture... et la confiture : moins on en a, plus on l'étaie; fortement influencés par l'hypermédiatisation contemporaine, nous avons tendance à prendre bien des vessies spectaculaires pour les lanternes de l'avenir. Quiconque a un peu fréquenté l'histoire des sciences et des techniques et même, plus généralement, des inventions, sait fort bien que l'innovation la plus importante n'est pas nécessairement celle qui a fait le plus grand bruit, et les historiens disputent encore pour savoir quelle invention a le plus fait avancer l'humanité, de l'électricité ou de... la roue!

La culture a un autre point commun avec l'innovation : elle est aussi fille de la curiosité. L'individu « cultivé » (mais on pourrait aussi parler de peuples cultivés) veut toujours en savoir plus qu'il n'en sait, sa culture est en avant de lui, non dans son passé; elle n'est pas emmagasinée, elle est sans cesse à venir. L'individu cultivé renouvelle sans cesse son rapport au monde parce qu'il est toujours soucieux d'apprendre. Loin d'être ce pédant rassis qu'on décrit trop souvent, l'individu véritablement cultivé est en perpétuelle effervescence mentale et sensitive.

Aussi importe-t-il de replacer la culture non pas en aval de l'activité humaine, non plus même seulement en amont, mais tout autour, comme le principal élément qui viendra nourrir non seulement notre bien-être individuel et collectif, mais notre croissance dans tous les domaines, une croissance qui, par le fait même, sera équilibrée, harmonieuse, maîtrisée. Car la culture est probablement le plus efficace des principes intégrateurs qu'un individu puisse se donner.

Florida et après

Celui que l'on appelle désormais le « gourou » du maire de Montréal, Richard Florida, économiste américain spécialisé en développement régional, aura au moins eu le mérite de situer l'impact économique de la culture à une place qui n'est plus tout à fait son aval (tourisme, création d'emplois, etc.), mais se rapproche de cette coïncidence indissociable que j'évoquais plus haut. En effet, par ce qu'il appelle le *Bohemian Index*, indice qui mesure la présence, dans une ville dynamique économiquement, d'amateurs de « la vie de bohème³ », Florida prétend évaluer, en le combinant à l'indice gay (qui mesure la tolérance d'une société donnée au nombre de gays et lesbiennes auxquels elle permet de vivre dans une relative acceptation) et à

d'autres éléments qui ont trait à ce que d'autres appellent le « capital humain », la capacité d'attraction d'une ville ou d'une région. Car, s'il faut en croire de nombreux économistes, ce sont maintenant les entreprises (du moins les entreprises innovantes) qui se déplacent à la recherche d'une main-d'œuvre qualifiée et avide de changement. Or Florida soutient que la présence dans une ville d'une communauté artistique et culturelle effervescente attire les individus créatifs dont une société du savoir aura de plus en plus besoin.

Il s'agit donc d'un pouvoir d'attraction en quelque sorte par contagion. À partir du principe qui veut que « qui se ressemble s'assemble », l'auteur du tout récent *The Flight of the Creative Class* (dans lequel il dénonce la perte sensible du pouvoir d'attraction des États-Unis de Bush, notamment à cause de l'intolérance qui y règne de plus en plus et de la crispation conservatrice qui s'y observe)⁴ soutient que là où vit une communauté culturelle dynamique viennent s'installer des individus créatifs attirés par ce mode de vie, bientôt suivis par des entreprises innovantes que rien désormais ne retient plus sur un territoire précis.

Le véritable futur n'est pas une affaire de prévisionniste puisque, par définition, il n'est pas simple maintien de tendance.

Mais l'analyse de Florida souffre d'un vice majeur : elle se contente de constater un phénomène qu'elle ne tente nullement d'expliquer. Rien, en effet, dans ses études ne montre en quoi le milieu culturel pourrait féconder le milieu des créatifs qui n'en fait pas à proprement parler partie, mais en quelque sorte s'y agglomère. Aucune analyse, par exemple, des échanges éventuels entre artistes et entrepreneurs ne vient au moins tenter d'expliquer le pouvoir d'attraction des premiers sur les seconds.

Pire encore, à lire attentivement Florida, on s'aperçoit que ce qu'il appelle « culture » n'est qu'une forme de culture très restreinte, celle qui correspond plus ou moins à une jeunesse « branchée », attirée par la vie nocturne, le hip-hop, la musique dite « alternative », les nouveaux médias, les jeux vidéo et, en général, tout ce qui correspond au présent le plus immédiat. C'est un type de culture qui, par nature, est transitoire et changeant, ce qui pose le problème d'investisse-

ments qui resteraient tributaires de phénomènes de mode et condamneraient les villes à une course effrénée au « goût du jour » traqué aux quatre coins de la planète; c'est surtout une culture beaucoup trop liée à l'état du moment et qui, donc, loin de prévoir l'avenir, ne fait que stagner dans le présent ou du moins annoncer un avenir qui n'est qu'immédiat. Or, le véritable futur n'est pas une affaire de prévisionniste puisque, par définition, il n'est pas simple maintien de tendance.

En s'en tenant à l'intérêt en quelque sorte collatéral d'une certaine culture, Florida efface la spécificité de la culture, au sens restreint, qu'on pourrait définir comme une ouverture **absolue** aux signes, tous les signes, un pouvoir d'accueil et d'analyse et conséquemment une façon de vivre presque en permanence dans le futur. Il y aurait pourtant là un lien plus organique entre artistes et créatifs, une rencontre moins accidentelle et conjoncturelle que la simple agglomération qu'il décrit.

En vérité, ce qu'il faudrait plutôt tenter de suivre à la trace, c'est l'échange d'informations entre ces divers groupes, un échange parfois diffus et presque insensible qui est souvent plus de l'ordre de l'imprégnation que du dialogue conscient. Si la culture et les arts ont un rôle à jouer dans le développement socio-économique des communautés, c'est sûrement sur ce mode capital d'apprentissage et d'ouverture au monde qui passe par l'exemple, un mode que l'école a abandonné pour une psychologie politiquement correcte et un peu naïve. L'exemplarité est indissociable de la figure du maître, dont un vain égalitarisme prétend faire l'économie⁵. Tout véritable artiste, toute personne cultivée, tout enseignant qui se questionne autant qu'il questionne le monde sont des maîtres. Plus par ce qu'ils sont que par ce qu'ils savent ou même ce qu'ils font. Car le maître est un projet perpétuel, pas une réalisation. Il ne vit pas sur ses acquis, il est toujours à venir. Le maître est celui qui voit une nouvelle question derrière toute réponse. Et c'est aussi celui dont la réponse qu'il peut donner vaut pour de multiples questions, comme l'illustre plaisamment la boutade de Woody Allen : « La réponse est oui, mais quelle est la question ? » La « réponse » d'Einstein, abstraite, mathématique, véritable « pelletage de nuages » a résolu de multiples questions, tout en en posant de nouvelles, et les résolutions purement formelles qu'il a données ont fait naître des objets d'utilité courante comme, par exemple, le transistor. Il est bien évident qu'une école

qui ne pense qu'en termes de compétences immédiates, utilitaristes, latérales (compétences « touristiques » en vérité) et qui méprise la pensée abstraite et la logique formelle tout autant que la culture générale n'a guère de chance de produire des Einstein.

Harnacher la culture : l'inventique et son dépassement

Dans une perspective plus prometteuse que celle de Florida puisqu'il s'agissait non pas de juxtaposer des compétences et des différences mais de les combiner, dans l'articulation d'actions pour produire une véritable synergie, les années 1960 ont vu naître aux États-Unis une discipline qu'on a appelée, en français, l'inventique. Elle consistait à mettre ensemble, pour résoudre des problèmes ou imaginer l'avenir des entreprises, les personnes les plus différentes possibles, pourvu que ces personnes soient « cultivées ». Car, comme le formule un des spécialistes français de l'inventique : « Aussi paradoxal que cela puisse paraître, être cultivé, c'est être différent. C'est par conséquent pouvoir apporter au groupe dans lequel on se trouve des informations, des comportements, des réactions "étrangers" et par conséquent "étranges", susceptibles d'attirer l'attention, de provoquer la curiosité et la réflexion, de susciter un "échange" au cours duquel chacun des participants se trouvera "modifié". Être cultivé, c'est donc avoir échappé au moule commun, avoir dépassé la masse, avoir atteint sa propre singularité, c'est être devenu un autre. [...] La culture est relative, elle n'est pas un "en soi", elle est une différence. Un groupe est inculte dans la mesure où il est composé d'esprits identiques. Un groupe est cultivé dans la mesure où il est composé d'esprits différents qui non seulement ne nient pas leurs différences mais les aiment et se rehaussent les un les autres. »⁶

Voilà qui, on en conviendra, donne une résonance particulière aux recherches de Florida. Voilà, surtout, qui attire l'attention, si l'on y prend garde, sur la façon dont, au sein du groupe, l'individu « cultivé » – mais on voit bien ici qu'il s'agit de ce qu'on appellerait aujourd'hui un « créatif » et surtout de quelqu'un qui a « échappé au moule commun » par un véritable travail sur soi – agit comme un ferment d'innovation parce qu'il apporte la différence non seulement par rapport au groupe, mais en lui-même puisqu'il est « devenu un autre ». Le modèle de cette transformation perpétuelle de soi n'est pas un spécialiste de la croissance personnelle, ni in pop psychologue, encore

moins un « motivateur », c'est le poète français Arthur Rimbaud qui, aux alentours de 1870, formulait son célèbre : « Je est un autre ». Non pas, remarquons-le, « je suis un autre », position schizophrène de tous les consommateurs et de toutes les autorités, municipales ou autres, qui font de la culture et du loisir le lieu d'un autre moi, caché dans la vie laborieuse puis libéré enfin, par exemple, « dans les parcs », mais « je est un autre », c'est-à-dire « je est ce qui m'advient, ce que je deviens et qui est encore, par définition, inconnu ».

L'inventique consiste à mettre ensemble, pour résoudre des problèmes ou imaginer l'avenir des entreprises, les personnes les plus différentes possibles, pourvu que ces personnes soient « cultivées ».

Les chefs d'entreprise américains qui, vingt ans avant les fameux « cercles de qualité japonais », avaient compris les vertus de mettre ensemble des individus différents pour les faire réfléchir à une même question, une question dont nul spécialiste n'avait la réponse, et qui allaient déjà bien plus loin que les Japonais dans la mesure où il s'agissait de recruter aussi des étrangers non seulement à l'entreprise, mais même à ses produits, des étrangers même pas clients, ces chefs d'entreprise jouaient le jeu de la réaction en chaîne initiée par un ou plusieurs électrons libres. Et c'est une telle attitude qui a produit ces extraordinaires petites annonces qu'on pouvait lire, à la fin des années 1960, dans le *New York Times* ou le *Washington Post*, du genre : « Importante entreprise manufacturière cherche docteur en philosophie » ! Engager celui qui fait profession de questionner et qui sait comment le faire parce qu'il est un regard particulièrement aigu posé sur le monde, c'était assurément penser en termes d'avenir et surtout introduire, déjà, ce qui me paraît encore être l'actualité et la nécessité de la « culture générale » entendue comme ouverture absolue et science personnelle des rapports de toutes sortes. Car comment ne pas penser que la différence qui est au cœur de l'inventique et que nous nous donnons tant de mal à vouloir apprivoiser aurait des effets décuplés si elle habitait aussi l'individu ? Et qui diable est aussi différent de lui-même qu'un artiste, toujours poussé vers cet autre à faire surgir en lui ?

En vérité, pour faire donner à la culture son plein potentiel économique, il va falloir que nous redevenions

ce que l'homme a été dès ses origines, mais qu'un grégarisme en forme de démission individuelle a fini par atténuer : un extraordinaire centre de traitement de l'information. Il va falloir, surtout, que l'information traitée, de quelle que nature qu'elle soit, soit utilisée à produire du nouveau, non pas du nouveau à tout prix, du nouveau indifférent, mais du nouveau qui compte, et j'ajouterai même du nouveau éthiquement acceptable, ce qui veut dire sortir enfin de la pensée technologique pour qui tout ce qui peut se faire se fera sans qu'un minimum d'espace critique suspende, retarde ou modifie l'actualisation du possible.

Nous serons sans doute dans la bonne voie quand tous ces organismes à nom folklorique, archaïque ou carrément ridicule auront tout naturellement cédé la place à un « ministère de la Culture, de la Science et de l'Éducation » et plus encore lorsqu'on ne distinguera même plus ces trois entités l'une de l'autre au sein d'un ministère qui pourrait être celui du développement ou de l'innovation. À moins qu'il ne finisse par s'appeler ministère du Bonheur ? C'est-à-dire, si l'on m'a suivi, le contraire absolu d'un ministère des Services sociaux.

Utopie, direz-vous ? Mais sans utopie pour nous tirer vers l'avenir, survivrons-nous ? ■

Notes et références

- ¹ Jean-Pierre Vidal est professeur émérite au Département des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi.
- ² Vidal, J.-P. (2004). « Quelle culture, pour quelles communautés », *Organisations et territoires*, vol. 13, n° 2, printemps-été, p. 87-92.
- ³ Il faudrait en effet traduire cette expression non pas par « indice bohémien », comme on le fait couramment, mais par « indice bohème » puisqu'il s'agit d'attirer l'attention sur un mode de vie créatif et insouciant, tel que l'illustre, entre autres, l'opéra de Puccini : *La Bohème*, et non d'évoquer la région d'Europe centrale ni même les nomades, Roms ou autres Tziganes, qu'on désigne aussi sous ce nom. La confusion est d'autant plus dommageable qu'il s'agit de mesurer un pouvoir d'attraction et de fixation et non une capacité de mobilité.
- ⁴ Harper Business, New York, avril 2005, 320 p.
- ⁵ On notera que c'est cette figure fort ancienne du maître, que tente de ranimer la tendance actuelle au « mentorat », tire son nom d'un personnage de *L'Odyssée*, une épopée du VIII^e siècle avant notre ère!
- ⁶ Fustier, M. (1969). *Arts et sciences : de la créativité*, colloque de Cerisy, UGE, Paris, p. 96-97.

Publicité

« 4 CARRÉS »